



HAL
open science

L'apologie du catholicisme dans les romans de M. Houellebecq : une conjugaison du conservatisme moral et de l'antilibéralisme économique

Yann Raison Du Cleuziou

► **To cite this version:**

Yann Raison Du Cleuziou. L'apologie du catholicisme dans les romans de M. Houellebecq : une conjugaison du conservatisme moral et de l'antilibéralisme économique. 15e Congrès de l'AFSP, Session thématique 26 : Existe-t-il quelque chose comme un 'conservatisme de gauche' ?, Association française de science politique, Jul 2019, Pessac, France. halshs-02296265

HAL Id: halshs-02296265

<https://shs.hal.science/halshs-02296265>

Submitted on 25 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ST 26 : Existe-t-il quelque chose comme un « conservatisme de gauche » ?

Yann Raison du Cleuziou
Université de Bordeaux
Centre Emile Durkheim (UMR CNRS 5116)
yann.raison-du-cleuziou@u-bordeaux.fr

L'apologie du catholicisme dans les romans de Michel Houellebecq : une conjugaison du conservatisme moral et de l'antilibéralisme économique.

« Nous voulons retourner dans l'ancienne demeure
Où nos pères ont vécu sous l'aile d'un archange,
Nous voulons retrouver cette morale étrange
Qui sanctifiait la vie jusqu'à la dernière heure.

Nous voulons quelque chose comme une fidélité,
Comme un enlacement de douces dépendances,
Quelque chose qui dépasse et contienne l'existence ;
Nous ne pouvons plus vivre loin de l'éternité. »
MH. *La poursuite du bonheur*, 1997

Dans son essai *Le rappel à l'ordre* publié en 2002, Daniel Lindenberg observe avec étonnement la « fascination » des intellectuels venus de la gauche pour le catholicisme « le plus dur ». Cette configuration lui rappelle les années 1900. Le catholicisme intransigeant tend à devenir une « contre-culture de substitution » constate-t-il¹. Le discours sur le catholicisme, suivant cette remarque de Daniel Lindenberg, semblerait être un observatoire pertinent de la constitution d'un conservatisme de gauche.

Reste qu'afin d'éviter toute équivoque ou toute essentialisation du conservatisme ou du catholicisme, il faut rappeler que l'identification de l'un à l'autre ne va pas de soi. Avant les années 1990, le catholicisme ne pouvait apparaître conservateur que dans ses marges intégristes ou traditionalistes, l'avant-garde du clergé et même la ligne dominante au sein de l'épiscopat étaient plus conformes aux idéaux progressistes de transformation de la société en vue de l'inclusion des exclus. Le catholicisme n'est pas en soi conservateur ni contre-culturel dans un pays où il est la matrice religieuse d'une large majorité de la population. Si effectivement il prend une connotation sociale conservatrice et contre-culturelle dans les années 1990, c'est en raison des transformations internes à l'Eglise mais aussi à la mise à l'agenda de questions bio-éthiques qui le place en opposition aux évolutions que l'Etat souhaite encadrer et donc légitimer². Contre le déploiement de cette biopolitique, l'Eglise catholique dénonce une

¹ Daniel Lindenberg, *Le rappel à l'ordre. Essai sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Seuil, 2002, p. 57. Voir aussi : Pascal Durand et Sarah Sindaco, *Le discours « néo-réactionnaire ». Transgressions conservatrices*, Paris, CNRS éditions, 2015.

² Yann Raison du Cleuziou, *Une contre-révolution catholique. Aux origines de La Manif pour tous*, Paris, Seuil, 2019.

réification du corps qui fait rompre les sociétés avec l'ordre à la fois divin et naturel. Jean-Paul II est la grande figure de ce combat.

Pour saisir comment le catholicisme est devenu un élément structurant du discours d'intellectuels – non nécessairement catholiques eux-mêmes – durant les années 1990, Michel Houellebecq est une entrée intéressante. Le poète et écrivain publie dans des maisons éditoriales plutôt marquées à gauche comme Maurice Nadeau, chronique dans les pages des *Inrockuptibles* et affiche comme seule filiation des parents communistes. Par ailleurs, il n'hésite pas à faire publiquement l'apologie du catholicisme. Dans un entretien publié en décembre 1996 par la revue post-royaliste *Immédiatement*, il revendique l'inspiration « authentiquement catholique » de certaines de ses poésies, fait l'apologie du pape et tout en reconnaissant ne pas croire en Dieu avoue ses efforts pour trouver la foi :

« J'apprécie énormément le Pape. Je trouve que c'est la seule personne qui ait une vision globale du monde contemporain. Autant cela ne m'a jamais angoissé de ne pas avoir d'engagement politique précis, même si je suis de tradition familiale communiste, autant le fait de ne pas avoir de religion m'est très pénible. Cela m'exaspère d'être si souvent d'accord avec le pape sans être catholique [...]. Je suis d'ailleurs allé souvent à la messe. J'ai fait de réels efforts. Et je reste persuadé que tout bonheur est d'essence religieuse »³.

Cet entretien sera la cause de l'attaque de Michel Houellebecq par la revue *Perpendiculaire*⁴. Depuis l'année 1996 durant laquelle Michel Houellebecq perce en raison du succès *D'Extension du domaine de la lutte*, il a renouvelé ses apologies du catholicisme dans quelques entretiens que ce soit *La Repubblica* (août 2015), *Der Spiegel* (octobre 2017) ou *First Things* (Mai 2019). Dans cette dernière revue, il affiche sa proximité avec les apologistes extérieurs à l'Église.

« On peut repérer dans l'histoire de la pensée une étrange famille d'esprits, qui admirent l'église catholique romaine pour son pouvoir de direction spirituelle des êtres humains, et surtout d'organisation des sociétés humaines, sans pour autant être chrétiens »⁵.

Le rapport au catholicisme de Michel Houellebecq a déjà fait l'objet d'études. Louis Betty voit dans cette œuvre l'horreur d'un monde matérialiste qui court à sa perte faute de Dieu⁶. Pawel Hladki a noté l'importance du recours au vocabulaire théologique ou biblique chez les personnages de MH. Mais c'est là pour manifester plus une « empreinte culturelle qu'une pratique religieuse »⁷. Il insiste également sur la manière dont dans les descriptions romanesques l'obsolescence du christianisme et la décadence de l'Occident s'enchaînent, mais cette lecture ne me semble pas assez complète parce qu'elle repose sur une compréhension du christianisme très spirituelle et trop peu politique.

La question du catholicisme pourrait être étudié selon plusieurs angles : ses déclarations personnelles, son œuvre, les deux tant la continuité thématique entre ces deux registres est souvent forte. Comme corpus, après lecture de la totalité de ses romans et poésies, j'ai choisi de discuter plus particulièrement dans cette communication ses deux premiers romans des

³ Michel Houellebecq, « Il ne s'est rien passé depuis la fin du Moyen-âge », Entretien avec Luc Richard et Sébastien Lapaque, *Immédiatement*, n°2, décembre 1996, pp. 11-13.

⁴ Cf. dossier « Houellebecq et nous », *Immédiatement* n°9-10, décembre 1998.

⁵ <https://www.firstthings.com/article/2019/05/restoration>

⁶ Louis Betty, *Without God. Michel Houellebecq and materialist horror*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2016.

⁷ Pawel Hladki, « Le christianisme dans l'œuvre de Michel Houellebecq », in Sabine Van Wesemael et Bruno Viard (dir.), *L'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 127.

années 1990 : *L'extension du domaine de la lutte* (1996) et *Les Particules élémentaires* (1998)⁸. Ils sont importants en raison du contexte intellectuel dans lequel ils s'inscrivent lié à l'affirmation de la pensée anti-68 décrite par Serge Audier. Dans ses romans, Michel Houellebecq déploie un discours cohérent sur le catholicisme et ayant une forte dimension politique, puisque la question religieuse y structure une réflexion sur les effets civilisationnels du libéralisme. La puissance de ce discours tient en partie à sa mise en scène romanesque. Si une forme d'apologie du catholicisme y est présente, elle reste extérieure au catholicisme et ses tenants y sont même des hommes à la fois scientifiques et de gauche que tout semblerait orienter, sociologiquement, dans la critique de la foi plutôt que dans sa nostalgie. En raison de la cohérence de ce discours dans les diverses productions de l'auteur, il me semble légitime de les analyser comme un tout afin de faire saillir la structure qui sous-tend ces références au christianisme. C'est là un choix qui me paraît heuristique mais qui peut bien sûr être discuté. Lisant en sociologue, sans chercher à faire de la sociologie de la littérature – à laquelle je ne suis pas initié – ce sont donc les séries repérées dans le discours que je souhaite objectiver en les explicitant.

Discuter Houellebecq dans une session sur le conservatisme de gauche, ce n'est pas en faire un homme de gauche, c'est comprendre que son discours politique et religieux a des effets spécifiques parce qu'il le met en scène dans un contexte romanesque construit sur des topoi narratifs et des mythologies socialement attribués à la gauche. Ses réflexions conservatrices et son apologie du catholicisme déplacées dans le camp de l'adversaire ont une connotation de défaite de la pensée 68 ou du style de vie qui y est associé. Michel Houellebecq met en scène le *ralliement* de personnages de gauche à une critique anti-moderne structurée par la nostalgie de la chrétienté comme ordre social et sexuel dont le catholicisme serait la matrice. L'effet de transgression créé par ce mélange de style de vie libertin et de nostalgie de la chrétienté créé un ressort fondamental de ce que l'on peut qualifier de « conservatisme de gauche ».

Le cadrage social, professionnel et topographique de la trame romanesque a donc une importance capitale pour que ce qui s'y déroule puisse avoir une connotation de jugement politique pour le lecteur. Ainsi dans *Les Particules élémentaires*, Bruno passe ses vacances dans un camp New Age :

« Beaucoup des estivants qui fréquentaient le Lieu du Changement avaient, comme Bruno, la quarantaine ; beaucoup travaillaient, comme lui, dans le secteur social ou éducatif, et se trouvaient protégés de la pauvreté par un statut de fonctionnaire. Pratiquement tous auraient pu se situer à gauche ; pratiquement tous vivaient seuls, le plus souvent à l'issue d'un divorce » (PE 159).

Belle famille de Bruno : « Ils étaient de gauche, dit Bruno, d'ailleurs tout le monde était de gauche à l'époque » (PE 213).

Sa compagne Christiane partage son ressentiment contre son univers natif, la gauche libertaire née de Mai 68 :

« Mes cons de parents appartenaient à ce milieu libertaire, vaguement beatnik dans les années 50, que fréquentait également ta mère. Il est même possible qu'ils se connaissent, mais je n'ai aucune envie de le savoir. Je méprise ces gens, je peux même dire que je les hais. Ils représentent le mal, ils ont produit le mal, et je suis bien placé pour en parler » (PE 251).

⁸ Editions citées dans le texte : *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai Lu, 1999 ; *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.

Ce discours iconoclaste à l'égard des nouvelles mythologies (Barthe) est dans la révérence à l'égard de l'ancienne. Mais cette apologie qui prend la forme d'une nostalgie n'est qu'un apparent ralliement et reste enchâssé dans une lecture positiviste de l'histoire. La conversion au catholicisme n'est plus possible parce que sont temps n'est plus. Sa nostalgie est la conséquence des imperfections d'un moment transitoire entre l'effondrement d'une métaphysique et l'absence de celle qui lui succédera. Et ce mouvement est irréversible et paradoxalement providentiel. Le prologue des *Particules élémentaires* n'est pas sans rappeler celui de la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville, ou encore certaines pages de Maistre ou Barbey d'Aurevilly. Sa trame romanesque repose sur l'abîme qui s'ouvre entre deux époques, quand plus aucun rôle ne tient vraiment et que toutes les questions paraissent vaines, faute de possibilité d'y répondre d'une manière satisfaisante ou qui fasse sens. Si certains romans sont structurés par l'analyse des effets de ce qui se défait, d'autres scrutent ce qui advient. Le rapport au catholicisme est à la fois référence constitutive d'une critique du libéralisme et matrice rémanente d'une vision possible de son dépassement.

I/ La libéralisation comme déchristianisation

Michel Houellebecq aime les descriptions de l'univers urbain. Certaines résument assez bien la tension constitutive du paysage dans lequel ses histoires se déroulent. La ville superpose la longue durée et l'immédiateté, la mobilité des hommes et le caractère statique des bâtiments. Ceux-ci permettent de mesurer le temps qui passe mais aussi ce qui a changé dans l'esprit des hommes. Ainsi de l'église qui demeure au centre des villes alors que la religion décline. Elle est la « bute témoin » d'un ordre social antérieur mais pas totalement car il demeure aussi dans les attentes de certains hommes à l'égard de la vie, ce qui les désajuste et risque de les marginaliser. Au Sable d'Olonne s'opposent ainsi le vieux village et la résidence des boucaniers.

« il y a quelques vieilles maisons et une église romane. [...] On imagine très bien l'ancienne vie des pêcheurs sablais, avec les messes du dimanche dans la petite église, la communion des fidèles, quand le vent souffle au dehors et que l'océan s'écrase contre les rochers de la côte. C'était une vie sans distractions et sans histoires, dominées par un labeur difficile et dangereux. Une vie simple et rustique, avec beaucoup de noblesse. Une vie assez stupide également ».

Le ton devient plus railleur pour décrire l'autre bout de la ville et la Résidence des Boucaniers. Tout y est superfluité, distraction, et artifice :

« Le rez-de-chaussée était constitué par un supermarché, une pizzeria et une discothèque ; tous trois fermés. Une pancarte invitait à la visite de l'appartement témoin. Un sentiment déplaisant a cette fois commencé de m'envahir. Imaginer une famille de vacanciers rentrant dans leur Résidence des Boucaniers avant d'aller bouffer leur escalope sauce pirate et que leur plus jeune fille aille se faire sauter dans une boîte du style 'au vieux cap-hornier', ça devenait un peu agaçant ; mais je n'y pouvais rien » (EDL 107-108).

Le christianisme prend place dans le reste de l'œuvre à l'exemple de cette opposition idéale-typique. Un passé sans doute « stupide » mais certainement « noble » et authentique. Il est la bute témoin qui permet de mesurer une évolution, si ce n'est une décadence.

A/ Une dérégulation de l'ordre familial

La dimension tragique des romans de Michel Houellebecq est construite par l'opposition entre le désir d'être aimé de ses personnages, même si cela s'exprime dans les canons contemporains comme une recherche de sexe, et la dérégulation de l'appariement des sexes qui produit leur marginalisation sexuelle. Dans les PE, le narrateur propose d'inscrire l'échec amoureux des héros dans le contexte de transition des formes socialement admises de l'amour qui s'engagent à partir des années 1950.

« Le 14 décembre 1967, l'Assemblée nationale adopta en première lecture la loi Neuwirth sur la légalisation de la contraception [...]. C'est à partir de ce moment que de larges couches de la population eurent accès à la *libération sexuelle*, auparavant réservée aux cadres supérieurs, professions libérales et artistes – ainsi qu'à certains patrons de PME. Il est piquant de constater que cette *libération sexuelle* a parfois été présentée sous la forme d'un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme. Comme l'indique le beau mot de « ménage », le couple et la famille représentaient le dernier îlot de communisme primitif au sein de la société libérale. La libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché ». (PE 144)

La loi Neuwirth est dans l'ordre sexuel, l'équivalent de ce que fut la loi Le Chapelier dans l'ordre économique en 1789. Une matrice de sortie de l'Ancien Régime et de dérégulation.

« Dans un système économique où le licenciement est prohibé, chacun réussit plus ou moins à trouver sa place. Dans un système sexuel où l'adultère est prohibé, chacun réussit plus ou moins à trouver son compagnon de lit. En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude. Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société » (EDL 100).

Le héros houellebecquien est exclu par cette dérégulation. Si dans PE, Bruno rate sa vie, ce n'est pas en raison de ses choix individuels mais de son conformisme dans une société dont les normes de bonheur sont devenues darwiniennes en raison de la dérégulation des mœurs. À ce titre il n'est que « l'élément passif du déploiement d'un mouvement historique. Ses motivations, ses valeurs, ses désirs : rien de tout cela ne le distinguait si peu que ce soit, de ses contemporains » (PE221). Son échec auprès de Caroline Yessayan est la manifestation du désajustement entre les attentes féminines et masculines à l'égard d'un flirt. Posant sa main sur la cuisse d'une camarade au lieu de prendre sa main, il provoque la réaction contraire à ce qui était communément souhaité (PE 69). Il inhibe le désir qu'il voulait libérer. Cette inversion est symétrique pour lui car il s'est condamné à l'inhibition et à la frustration en se conformant aux codes d'une sexualité libérée.

Dans EDL, Véronique a les mêmes caractéristiques. MH les explicite clairement.

« Du point de vue amoureux Véronique appartenait comme nous tous, à une génération sacrifiée. Elle avait certainement été capable d'amour ; elle aurait souhaité en être encore capable, je lui rends ce témoignage ; mais cela n'était plus possible. Phénomène

rare, artificiel et tardif, l'amour ne peut s'épanouir que dans des conditions mentales spéciales, rarement réunies, en tout point opposées à la liberté de mœurs qui caractérise l'époque moderne. Véronique avait connu trop de discothèques et d'amants ; un tel mode de vie appauvrit l'être humain, lui infligeant des dommages parfois graves et toujours irréversibles. L'amour comme innocence et comme capacité d'illusion, comme aptitude à résumer l'ensemble de l'autre sexe à un seul être aimé, résiste rarement à une année de vagabondage sexuel, jamais à deux. En réalité, les expériences sexuelles successives accumulés au cours de l'adolescence minent et détruisent rapidement toute possibilité de projection d'ordre sentimental et romanesque ; progressivement, et en fait assez vite, on devient aussi capable d'amour qu'un vieux torchon » (EDL 114).

Ilot de « communisme primitif » la famille est une forme qui permet une redistribution éventuellement équitable des partenaires sexuels. Mais si son modèle demeure disponible et même par un effet de rémanence des mœurs, reste en position dominante de norme sociale, les dispositions qui rendaient son cadre appropriable ont disparues avec la libéralisation. L'expérience de la vie de famille de Bruno ne donc pas être heureuse. Cette forme ancienne n'est plus habitable par l'homme contemporain. Ce désajustement est mis en scène par la tenue érotique qu'offre Bruno à Anne après son accouchement. Au lieu de rendre désirable son corps, il met en lumière à quel point la maternité l'a détruit : « Ses fesses pendaient, comprimées par les jarretelles ; ses seins n'avaient pas résisté à l'allaitement » (PE 226). Alors qu'Anne souhaite s'épanouir comme femme au foyer, il la pousse à faire carrière à Paris et contribue à détruire leur équilibre (PE 231). Pris dans un mouvement historique de dérégulation, désajustés, les désirs se perdent dans la masturbation ou la prostitution et les hommes et les femmes divorcent faute de parvenir à adhérer à l'institution rémanente qu'est la famille. « Une chose était certaine : plus personne ne savait comment vivre » (PE 149). Les familles durables restent une exception fondée par la durée même de ce qui les fonde : la foi.

« Il subsiste, dans une certaine mesure, des familles
(Étincelles de foi au milieu des athées,
Étincelles d'amour au fond de la nausée) ;
On ne sait pas comment
Ces étincelles brillent. » (PE 226)

Il n'existe pourtant pas de substitut viable à la famille. Reste la privation et l'amertume. Le couple et la famille basculent donc dans les images du passé :

« En réalité jamais les hommes ne se sont intéressés à leurs enfants, jamais ils n'ont éprouvé d'amour pour eux, et plus généralement les hommes sont incapables d'éprouver de l'amour, c'est un sentiment qui leur est totalement étranger. Ce qu'ils connaissent c'est le désir, le désir sexuel à l'état brut et la compétition entre mâles ; et puis beaucoup plus tard, dans le cadre du mariage, ils pouvaient en arriver à éprouver une certaine reconnaissance pour leur compagne – quand elle leur avait donné des enfants, qu'elle tenait bien leur ménage, qu'elle se montrait bonne cuisinière et bonne amante ; ils éprouvaient alors du plaisir à coucher dans le même lit. Ce n'était peut être pas ce que les femmes désiraient, il y avait peut-être un malentendu, mais c'était un sentiment qui pouvait être très fort [...] ils ne pouvaient littéralement plus vivre sans leur femme, quand par malheur elle disparaissait ils se mettaient à boire et décédaient rapidement, en général, en quelques mois » (PE 209-210).

Reste la nostalgie d'un foyer, structuré par ses rituels, stabilisant les relations entre les sexes et entre les générations.

« Lui-même ne demandait qu'à aimer, du moins il ne demandait rien. Rien de précis. La vie, pensait Michel, devrait être quelque chose de simple ; quelque chose que l'on pourrait vivre comme un assemblage de petits rites, indéfiniment répétés. Des rites éventuellement un peu niais, mais auxquels, cependant, on pourrait croire. Une vie sans enjeux, et sans drames. Mais la vie des hommes n'était pas organisée ainsi » (PE 149).

B/ La réification des personnes dans leurs corps

La libéralisation sexuelle maximise l'importance du corps et en fait un capital social essentiel. Ce basculement des relations entre les sexes dans le cadre de la société de marché trouve son illustration privilégiée dans la piste de danse. Cet espace concurrentiel organise la rivalité entre des individus pour se démarquer et manifester leur domination en accédant de manière publique à une privauté accordée par l'autre sur son corps. La beauté et la jeunesse y sont les capitaux essentiels pour espérer dominer, les vieux et les non-beaux sont transparents et ne peuvent espérer de reconnaissance sans déployer d'importantes stratégies pour pallier leur désavantage physique par des blagues ou de la « chaleur humaine » (PE 145-146). Ce champ de lutte a ses marges ou regardent ceux qui n'osent concourir ou ont échoué. Il ne leur reste, faute d'espérer accéder au corps des femmes, qu'à se satisfaire de leur image et à se masturber. Ainsi en est-il de Raphaël Tisserand ou de Brigitte Bardot (un homonyme de l'actrice) dans EDL :

« Elle ne pouvait qu'assister, avec une haine silencieuse, à la libération des autres ; sentir les relations qui se nouent, les expériences qui se décident, les orgasmes qui se déploient ; vivre en tous points une autodestruction silencieuse auprès du plaisir affiché des autres » (EDL 91).

La dérégulation de la compétition sexuelle se traduit dans la récurrence statistique de l'exclusion des hommes laids et des femmes vieilles dans la solitude (PE 133). Ne leur reste qu'à développer des stratégies pour développer un charme ou une singularité qui palie à leur corps.

« Ses seins tenaient encore bien la route, mais elle avait vraiment de grosses fesses, constata-t-il à la piscine. Elle s'était recyclée dans le symbolisme égyptien, les tarots solaires, etc. » (PE 159-160).

Le capital sexuel de l'homme augmentant à mesure que son capital économique et social augmente avec l'âge il peut prétendre être un bon parti pour une belle jeune femme et peut donc s'émanciper des compagnes de son âge, au capital physique déclinant, pour conquérir de plus jeunes.

C/ Libéralisation et processus de décivilisation des mœurs

Associé à un retour à la nature, le libéralisme est un processus de décivilisation parce qu'il est foncièrement individualiste et qu'il substitue donc comme source de la norme la pulsion individuelle aux mœurs collectives. A son terme, le libéralisme comme processus de décivilisation des mœurs, se traduit donc par une libération de la violence individuelle :

« La violence physique, manifestation la plus parfaite de l'individuation, allait réapparaître en Occident à la suite du désir » (PE 192).

Cette thèse s'illustre dans la trajectoire des hippies libertaires vers le meurtre sataniste. Dans PE, MH l'illustre par une mise en abîme. Il résume le livre de Daniel Macmillan, le procureur de l'Etat de Californie, auteur de *From Lust to Murder : a Generation* (255). Macmillan y raconte le parcours de David di Meola. Selon lui les sectes satanistes pratiquant tortures et meurtres sont des « matérialistes absolus, des jouisseurs à la recherche de sensations nerveuses de plus en plus violentes ». cette recherche est interprétée comme la conséquence d'une exacerbation du désir individuel par le libéralisme.

« Selon Daniel Macmillan, la destruction progressive des valeurs morales au cours des années 60, 70, 80 puis 90 était un processus logique inéluctable. Après avoir épuisé les jouissances sexuelles, il était normal que les individus libérés des contraintes morales ordinaires se tournent vers les jouissances plus larges de la cruauté [...]. En ce sens, les serial killers des années 90 étaient les enfants naturels des hippies des années 60 [...] ce basculement intervenu dans les civilisations occidentales après 1945 n'était rien d'autre qu'un retour au culte brutal de la force, un refus des règles séculaires lentement bâties au nom de la morale et du droit. Actionnistes viennois, beatniks, hippies et tueurs en série se rejoignaient en ce qu'ils étaient des libertaires intégraux, qu'ils prônaient l'affirmation intégrale des droits de l'individu face à toutes les normes sociales, à toutes les hypocrisies que constituaient selon eux la morale, le sentiment, la justice et la pitié » (PE 261)

Dans l'univers romanesque de MH, cette violence physique a principalement trois traductions :

- Elle est tournée contre soi par ceux qui, exclus du marché sexuel par leur faible capital, se retirent de la vie par le suicide. Leur non-désirabilité faisant précéder leur mort physique d'une mort sociale, leur auto-retrait de la vie est précédée par une auto-marginalisation de la société. Ainsi par exemple d'Annick, (trop humiliée par son physique » dans PE (190).
- Elle est tournée contre les bénéficiaires du nouvel ordre sexuel par ceux qui se trouvent à ses marges. Le recours à la violence et au meurtre est alors leur ultime tentative de dominer les corps qui se refusent à eux. C'est le projet de meurtre que le narrateur de EDL suggère à Tisserand.
- Elle se traduit dans le viol et le meurtre gratuit, c'est-à-dire la réification de l'autre au nom de la satisfaction d'un désir individuel de jouissance.

La violence trouve son sens dans une société de marché, comme signifiant de la puissance ou de l'impuissance. Dans son expression physique son sens se renouvelle comme manifestation exacerbée des effets du libéralisme sexuel.

Le déploiement de cette violence se décline en fonction des sexes. On retrouve ici une différenciation des genres qui se superpose à la distinction entre nature et culture. Dans PE, Michel est frappé par « la cruauté des garçons » (204) résultant de leur proximité avec la nature. La conception de la vie « cynique et violente » est qualifiée de « typiquement masculine » (PE 254). La femme fait exception par rapport aux hommes dans la mesure où elle est capable de dévouement et de générosité pour d'autres qu'elle et surtout pour plus faible qu'elle et en tout premier lieu pour sa progéniture, à la fois faible et entrave à sa liberté.

« Au milieu de cette saloperie immonde, de ce carnage permanent qu'était la nature animale, la seule trace de dévouement et d'altruisme était représentée par l'amour maternel, ou par un instinct de protection, enfin quelque chose qui insensiblement et par degré conduisait à l'amour maternel. [...] Trente ans plus tard, il ne pouvait une fois de plus qu'aboutir à la même conclusion : décidément, les femmes étaient meilleures que les hommes. Elles étaient plus caressantes, plus aimantes, plus compatissantes et plus

douces ; moins portées à la violence, à l'égoïsme, à l'affirmation de soi, à la cruauté. Elles étaient en outre plus raisonnables, plus intelligentes et plus travailleuses » (PE 205).

« Il est possible qu'à des époques antérieures, où les ours étaient nombreux, la virilité ait pu jouer un rôle spécifique et irremplaçable ; mais depuis quelques siècles, les hommes ne servaient visiblement à peu près plus à rien. Ils trompaient parfois leur ennui en faisant des parties de tennis, ce qui était un moindre mal ; mais parfois aussi ils estimaient utile de faire avancer l'histoire, c'est-à-dire essentiellement de provoquer des révolutions et des guerres. Outre les souffrances absurdes qu'elles provoquaient, les révolutions et les guerres détruisaient le meilleur du passé, obligeant à chaque fois à faire table rase pour rebâtir. Non inscrite dans le cours régulier d'une ascension progressive, l'évolution humaine acquérait ainsi un tour chaotique, déstructuré, irrégulier et violent. Tout cela les hommes (avec leur goût du risque et du jeu, leur vanité grotesque, leur irresponsabilité, leur violence foncière) en étaient directement et exclusivement responsables. Un monde composé de femmes serait à tous points de vue infiniment supérieur ; il évoluerait plus lentement, mais avec régularité, sans retours en arrière et sans remises en cause néfastes, vers un état de bonheur commun ». (PE 205-206)

D/ Le désenchantement et la misère d'un monde sans religion

Dans la description des effets de la libéralisation de la société, Michel Houellebecq porte une attention soutenue au temps et à la manière dont il est régulé socialement, vécu subjectivement, et objectivé physiquement.

Socialement, le temps se sécularise et le commerce se substitue à la foi comme en construisant le cycle événementiel annuel.

« Michel vivait dans un monde précis, historiquement faible, mais cependant rythmé par certaines cérémonies commerciales – le tournoi de Roland-Garros, Noël, le 31 décembre, le rendez-vous bisannuel des catalogues 3 Suisses. Homosexuel, il aurait pu prendre part au Sidathon, ou à la Gay Pride. Libertin, il se serait enthousiasmé pour le Salon de l'érotisme. Plus sportif, il vivrait à cette même minute une étape pyrénéenne du tour de France. Consommateur sans caractéristiques, il accueillait cependant avec joie le retour des quinzaines italiennes de son Monoprix de quartier » (PE 152).

A cette organisation de la vie sociale cyclique qui se substitue aux temps liturgiques, ou déplace leur sens à tel point que l'origine de Noël – « fêter la naissance du Christ » -- doit être rappelé contre toute évidence, se superpose la linéarité du destin individuel. En effet, la vie d'un individu n'a plus de valeurs pour un autre en raison des changements rapides qui affectent la société. L'individu n'a donc plus rien à transmettre, lui-même ne se pensant pas comme un héritier.

(Bruno) « je suis salarié, je suis locataire, je n'ai rien à transmettre à mon fils. Je n'ai aucun métier à lui apprendre, je ne sais même pas ce qu'il pourra faire plus tard ; les règles que j'ai connues ne seront de toute façon plus valables pour lui, il vivra dans un autre univers. Accepter l'idéologie du changement continu c'est accepter que la vie d'un homme soit strictement réduite à son existence individuelle, et que les générations passées et futures n'aient plus aucune importance à ses yeux. C'est ainsi que nous vivons, et avoir un enfant, aujourd'hui, n'a plus aucun sens pour un homme » (PE 210).

Cette individualisation du temps fait perdre tout sens à la succession des générations. L'enfant n'est qu'un fardeau. C'est un autre individu et donc un rival.

(Bruno) « Une fois qu'on a divorcé, que le cadre familial a été brisé, les relations avec ses enfants perdent tout sens. L'enfant c'est le piège qui s'est refermé, c'est l'ennemi qu'on va devoir continuer à entretenir, et qui va vous survivre ».

Dans la mesure où la valeur sociale de l'individu dépend de plus en plus de son capital physique, la croissance de l'enfant devient une marque insupportable du vieillissement de ses parents. L'épanouissement de son corps et son arrivée dans l'âge d'or de son potentiel érotique objective par contraste la fin progressive de la vie sexuelle des adultes. En ce sens là aussi, l'enfant est un rival, il vient prendre une place dans le marché sexuel. Ainsi dans PE, Brun justifie t-il sa négligence à l'égard de son fils :

Bruno : « Je n'arrivais pas à supporter la fin de ma jeunesse ; à supporter l'idée que mon fils allait grandir, allait être jeune à ma place, qu'il allait peut-être réussir sa vie alors que j'avais raté la mienne. J'avais envie de redevenir un individu » (PE 232).

Réduit à la valeur de son corps dont le capital s'épuise, privé d'au-delà extramondain (Le Salut) ou intramondain (la postérité), le héros houellebecquien est rivé à un corps que le temps fait pourrir inexorablement ce qui produit un spectacle morbide.

« Quand elle tournait sur le ventre, on voyait sa cellulite ; quand elle se tournait sur le dos, on voyait ses vergetures » (PE 232)

Ne reste donc qu'à fuir le vieillissement par l'achat de jeunes prostituées ou par l'exil hors du corps dans le clonage. Mais il y a un autre Salut possible. C'est là où l'apologie de l'ordre social chrétien se déploie à nouveau, non-plus comme la matrice du monde qui précédait le libéralisme, mais comme possibilité d'échapper à la réification marchande au corps par la « grâce » d'un amour gratuit.

II/ Le Salut par les femmes ou par la science

La possibilité civilisationnelle de l'amour s'identifie en partie chez Houellebecq à l'ordre social-chrétien qui a atteint son apogée au Moyen-âge. Cette possibilité d'émancipation des mécanismes de la domination naturelle correspond à la liberté, qui elle-même est pensée comme une grâce. Il n'y a pas ici d'hétéronomie, mais la puissance d'une mythologie ou d'une illusion à encadrer et ordonner les pulsions individuelles par l'intégration à un collectif, la famille, ce qui permet de trouver un bonheur inaccessible autrement. Or l'institution ecclésiale perd cette fonction intégratrice, celle-ci ne disparaît pas pour autant et certaines femmes en prennent le relai.

A/ Une Eglise qui n'est plus incorporable

Houellebecq donne donc à ses personnages une nostalgie d'un ordre social dont la valeur vient tout autant de son contenu que de son caractère hégémonique. C'est le holisme social, la force de la contrainte des mœurs à la conformation, qui est source de grâce plus que l'action providentielle de Dieu. Quasiment Durkheimien ou plutôt explicitement Comtien, Dieu est l'hypostasie d'un état du social pour Houellebecq. La fascination pour la religion est structurée

par un désir d'incorporation. Dans les PE, le baptême est ainsi présenté comme une modalité possible d'émancipation hors de la condition individuelle, un moyen de nouer une communion matrice de communauté :

« Victor est né en décembre ; je me souviens de son baptême à l'église Saint-Michel, c'était bouleversant. 'Les baptisés deviennent des pierres vivantes pour l'édification d'un édifice spirituel, pour un sacerdoce saint' dit le prêtre. Victor était tout rouge et tout fripé, sans sa petite robe en dentelle blanche. C'était un baptême collectif, comme dans l'Eglise primitive, il y avait une dizaine de familles. 'Le baptême incorpore à l'Eglise dit le prêtre, il fait de nous des membres du corps du Christ'. Anne le tenait dans ses bras, il faisait quatre kilos. Il était très sage, il n'a pas du tout crié. 'Dés lors, dit le prêtre, ne sommes-nous pas membres les uns des autres ?' On s'est regardé entre parents, il y a eu comme un doute. Puis le prêtre a versé l'eau baptismale, par trois fois, sur la tête de mon fils ; il l'a ensuite oint du saint-chrême[...] ça m'a tellement impressionné que je me suis inscrit à un groupe Foi et Vie qui se réunissait tous les mercredi » (PE 217-218).

Les descriptions de messe et d'offices religieux catholiques ou protestants sont fréquentes dans les romans de Houellebecq. Les prédications y sont retranscrites d'une manière favorable et avec précision. Les personnages sont saisis par la beauté des rites et interrogés, voire bouleversés par leur symbolique. Mais au-delà de l'estime voire du désir explicite de conversion, cela ne prend pas. La tentative d'insertion ecclésiale de Bruno échouera. Par conséquent, Dieu ne se trouve plus dans les formes rituelles d'une Eglise qui certes demeure et perpétue son message mais à l'état minoritaire, ce qui par conséquent fait perdre le poids social qui serait indispensable à l'imposition de sa vérité comme une dimension indissociable de l'existence.

« Après une discussion rapide, nous sommes allés faire un tour à la messe de minuit : le prêtre parlait d'une immense espérance qui s'était levée au cœur des hommes ; je n'avais rien à objecter à cela » (EDL 111).

L'adhésion reste formelle, intellectuelle. Bruno est ainsi fasciné par Jean-Paul II dans PE et lit abondamment Péguy, mais il ne parvient pas être pris, c'est-à-dire habité parce la foi et habitant de la foi. La séparation entre le corps et le monde comme entre la raison et la foi semblent irréconciliables parce qu'il n'y a plus d'appartenance totalisante à la clef de l'engagement baptismal. Les chrétiens décrits par MH sont en marge de la société. Ils sont à la fois vigie des marginaux et en voie de marginalisation. Dans PE, Anne s'occupe ainsi d'alphabétiser des migrants. Dans EDL, le seul ami du narrateur est le curé de Vitry Jean-Pierre Buvet. Sa messe ne regroupe plus que « quatre africaines et une vieille bretonne » (EDL 138). Il essaye vainement de convertir son ami :

« 'Tu dois accepter ta nature divine ! 's'exclame t-il ; on se retourne à la table d'a côté. Je me sens un peu fatigué ; j'ai l'impression que nous débouchons sur une impasse. A tout hasard, je souris » (EDL 32).

Jean-Pierre Buvet propose une doctrine qui sonne creux. Même le sermon du pasteur plonge Bruno dans la somnolence lors de son mariage (PE 214). La doctrine semble donc irrémédiablement sans prise, elle est obsolète car incapable de provoquer un changement de vie. Jean-Pierre Buvet est lui-même bouleversé par l'expérience qu'il fera de Dieu auprès de Patricia mais qui le conduira au suicide. Non parce qu'il aime cette femme – « je sentais que le Christ me comprenait, qu'il était avec moi » -- mais parce qu'il est trahi par elle. La femme semble ici mieux nouer le rapport à Dieu ou mieux sortir de la solitude individuelle que la conformation doctrinale.

La différenciation des sexes dans les romans de MH oscille entre plusieurs registres : la biologisation et l'historicisation enfin l'économisme. La femme est à la fois biologique par son rapport à l'enfantement qui demeure un idéal d'accomplissement, historique comme une rémanence de la société chrétienne ou du moins ante-capitaliste qui se traduit par sa quête d'un couple durable, enfin économique dans la mesure où son sens de la fragilité et sa générosité serait la conséquence de sa paupérisation liée au déclin rapide de son capital physique.

Il y a également une dimension quasi spirituelle dans la construction du genre féminin chez MH. La consolation et l'espérance viennent de la femme, c'est la femme qui parvient à mettre l'homme en suspension de son corps et donc à lui faire accéder à cet état de bonheur qui chez Houellebecq s'identifie à l'expérience de la transcendance⁹. Le sexe de la femme est même identifié à Dieu (Plateforme 169). Pawel Hladki y voit là une provocation blasphématoire visant un effet comique. Je pense bien au contraire que c'est là une explicitation de la manière dont Houellebecq réintroduit la question du Salut.

Deux scènes d'EDL et de PE sont à ce titre à mettre en parallèle, deux « beaux » moment dans la narration et qui sont la cause d'une conversion, d'un changement de vie d'un personnage principal. Les deux scènes se situent également dans les dunes de la côte vendéenne. Dans EDL, il s'agit d'une scène érotique entre une jeune femme et son amant qui clôturé un slow lascif dans une boîte de nuit. Dans PE, c'est l'errance sexuelle de Bruno qui s'achève dans un jacuzzi par le don d'une fellation par une inconnu.

« Les étoiles tournaient doucement à la verticale de son visage. [...] Tout son corps frémit de bonheur. [...] Il ferma les yeux, parcouru de frissons d'extase » (PE 173).

Dans les deux scènes, la fellation est centrale. Cet acte sexuel asymétrique qui pourrait être interprété comme une manifestation de la domination masculine puisque la jouissance de celui-ci est sans contre-partie pour celle-là, est au contraire dans ces deux passages l'illustration de la supériorité de la femme pour cette même raison : c'est un don sans contre-partie immédiate. La manifestation de la double émancipation de la femme par rapport aux règles du marché, par sa générosité à l'égard des refoulés, gratuite car sans négociation préalable d'un contre-don.

L'existence de ces femmes est la possibilité du bonheur car elles perpétuent un rapport à autrui dénué de calcul ou de recherche de domination. C'est bien sûr ici la rémanence d'un archétype féminin que l'on retrouve chez MH : la femme qui se sacrifie, la pécheresse salvatrice. Comme Annabelle pour Michel ou pour Bruno, « Caroline Yessayan constituait à elle seule une raison d'espérer en l'humanité » (PE 69). Ces possibilités de rencontre relèvent de la grâce et sont d'autant plus exceptionnelles que la redéfinition des normes de la sexualité à partir des années 1960 en rend la possibilité très incertaine.

La possibilité chrétienne d'un monde régi par l'amour s'incarne dans le don féminin. Le christianisme est féminin, parce que la femme est la figure du pardon et de la rédemption. Elle n'est pas sans évoquée la figure dostoïevskienne de la prostituée altruiste jusqu'au sacrifice (Sonia dans *Crime et Châtiment*) que l'on retrouve également dans le cinéma de Lars von Trier (*Breaking the Waves*). Dans PE, la grand-mère de Michel incarne cette féminité :

« De tels êtres humains, historiquement, ont existé. Des êtres humains qui travaillaient toute leur vie, et qui travaillaient dur, uniquement par dévouement et par amour ; qui donnaient littéralement leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour ;

⁹ Agathe Novak-Lechevalier, *Houellebecq, l'art de la consolation*, Paris, Stock, 2018.

qui n'avaient cependant nullement l'impression de se sacrifier ; qui n'envisageaient en réalité d'autre manière de vivre que de donner leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour. En pratique, ces êtres humains étaient généralement des femmes » (PE 115-116).

Le caractère sociologique de la description manifeste clairement qu'il n'y a pas ici d'idéalisation d'un éternel féminin, il s'agit d'une subjectivation historiquement datée, d'une construction culturelle rare et relative et d'autant plus précieuse à ce titre. Le portrait de la « femme analysée » dans EDL ou de la « jeune fille de 17 ans » dans PE en sont le pendant historique.

« Il était peu vraisemblable, aujourd'hui, qu'une fille de dix-sept ans accorde une telle importance à l'amour. Il s'était écoulé vingt-cinq ans depuis l'adolescence d'Annabelle, et les choses avaient beaucoup changé, s'il fallait en croire les sondages et les magazines. Les jeunes filles d'aujourd'hui étaient plus avisés et plus rationnelles. Elles se préoccupaient avant tout de leur réussite scolaire, tâchaient avant tout de s'assurer un avenir professionnel » (PE 350-351)

La femme « généreuse » attendant l'amour et capable de don est donc un phénomène historique et sa durée est compromise par la disparition de la société traditionnelle qui fut sa matrice. Ce Salut est transitoire et d'autres voies resteront à trouver pour sortir l'homme des perversions de l'individualisme.

C/L'amour : la « grâce » de l'acte libre

Dans les romans de MH, le discours sur le catholicisme est une déclinaison, une illustration et une démonstration d'une réflexion plus générale sur le destin historique de l'humanité et plus précisément sur l'âge de son extinction ou de son dépassement. L'exorde qui conclut les *Particules élémentaires* en est une des premières formes développées. Le narrateur y salue « cette espèce infortunée et courageuse qui nous a créé », « Cette espèce douloureuse et vile, à peine différente du singe, qui portait cependant en elle tant d'aspirations nobles » (PE, 394). L'humanité est singularisée par la dualité qui la déchire entre le vil et le noble, le naturel et le culturel, ce qui singularise l'homme du reste des animaux mais reste fragile et faible face à la puissance de cette commune appartenance fondamentale source de régression. Ces oppositions recourent celle entre holisme et individualisme. La société naît de la domestication des pulsions et de leur encadrement dans des institutions qui les orientent vers le collectif ; au contraire l'individualisation aboutit à une régression vers le naturel et la quête de la domination. À ce titre l'individualisme n'est pas une émancipation, c'est un retour à l'implacable détermination des lois de nature.

(le narrateur sur Michel) « Profondément éloignée des catégories chrétiennes de la rédemption et de la grâce, étrangère à la notion même de liberté et de pardon, sa vision du monde en acquerrait quelque chose de mécanique et d'impitoyable. Les conditions initiales étant paramétrées, les événements se développent dans un espace désenchanté et vide ; leur déterminisme est inéluctable » (PE, 113)

Au contraire, le christianisme est à la fois voie d'émancipation et de socialisation, la civilisation chrétienne émancipe l'homme de ses pulsions en les ordonnant au collectif et en contrepartie il lui offre des gratifications stables et pacifiées. L'affrontement pour la domination en vue de la jouissance dans l'ordre naturel, devient dans l'ordre chrétien un combat spirituel contre soi-même pour le Salut dans l'au-delà.

Cette conception de la liberté comme rupture de la détermination, le narrateur de PE l'identifie au christianisme, ayant besoin pour désigner sa condition de recourir au langage théologique en transgression d'un discours relevant de la physique quantique.

« Michel devait proposer une brève théorie de la liberté humaine sur la base d'une analogie avec le comportement de l'hélium superfluide. Phénomènes atomiques discrets, les échanges d'électrons entre les neurones et les synapses à l'intérieur du cerveau sont en principe soumis à l'imprévisibilité quantique ; le grand nombre de neurones fait cependant, par annulation statistique des différences élémentaires, que le comportement humain est – dans ses grandes lignes comme dans ses détails – aussi rigoureusement déterminé que celui de tout autre système naturel. Pourtant, dans certaines circonstances, extrêmement rares – les chrétiens parlaient d'opération de la grâce – une onde de cohérence nouvelle surgit et se propage à l'intérieur du cerveau ; un comportement nouveau apparaît, de manière temporaire ou définitive, régi par un système entièrement différent d'oscillateurs harmoniques ; on observe alors ce qu'il est convenu d'appeler un acte libre » (PE 117)

Dans PE, cet acte libre, cette « grâce », n'advient pas car Annabelle n'ose aller voir Michel, qu'elle aime pourtant et qu'elle attend. Ne pas oser vivre à la hauteur de ce « grand amour » qui l'habite depuis sa rencontre avec Michel ce qui arrive « dans certains cas, extrêmement rares, presque miraculeux » et « c'était la chose la plus heureuse qui puisse vous arriver sur la Terre » (PE 72), la détruira par la suite au fil des violences de la rivalité naturelle pour la domination des femmes. Reste que le thème du « couple heureux » traverse l'œuvre de Houellebecq¹⁰. Il est la condition d'un salut dans la mesure où il émancipe de la solitude des existences individuelles et de la paupérisation de la frustration sexuelle. Mais cette possibilité reste précaire, seule la religion peut apporter une émancipation définitive.

D/ L'avenir de la religion : l'extinction du désir par la technique

La satisfaction du désir et l'émancipation de l'individualisme peuvent passer par une autre voie que le couple. Le communisme sexuel des milieux échangistes de « bonne volonté » (PE chap. 16) par exemple. Mais l'entrée de ces cercles suppose d'être en couple. Reste la question religieuse. Si le catholicisme appartient au passé, la religion conserve un avenir. Non comme registre individualisé de construction de soi, mais comme technique de construction d'un ordre social. Le détour par Auguste Comte est ici partagé par l'auteur avec ses personnages. Pour Comte, la religion a pour fonction de relier les hommes et de régler leurs actes¹¹. Ainsi dans PE, pour Michel :

« Ces cons de hippies [...] restent persuadés que la religion est une démarche individuelle basée sur la méditation, la recherche spirituelle, etc. Ils sont incapables de se rendre compte que c'est au contraire une activité purement sociale, basée sur la fixation, de rites, de règles et de cérémonies. Selon Auguste Comte, la religion a pour seul rôle d'amener l'humanité à un état d'unité parfaite » (PE 321).

¹⁰ Christos Grosdanis, « Le thème du couple heureux dans l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq », in Sabine Van Wesemael et Bruno Viard (dir.), *L'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, Paris, Classiques Garnier, 2013, pp. 231 -240.

¹¹ Michel Houellebecq, « Préliminaires au postivisme », préface à Auguste Comte, *Théorie générale de la religion* [1852], Paris, Mille et une nuits, 2005, pp. 5-13.

Mais Bruno lui rétorque, en citant saint Paul, que ces fonctions ne peuvent suffire à justifier l'existence d'une religion. La réponse au désir d'immortalité des hommes est indispensable. Michel Houellebecq adresse exactement cette critique à Auguste Comte et explique par cette impensé l'échec de la religion positiviste et l'erreur de datation historique du passage de l'âge métaphysique à l'âge positif¹². Comte s'est trompé parce qu'il a cru que, le positivisme pouvant pallier les fonctions sociales de la religion, cette dernière était condamnée à s'éteindre. Or cette transition, les romans de Houellebecq en sont le théâtre. Si ses personnages en sont les contemporains ou les acteurs, c'est parce que en tant que scientifique ils vivent la découverte du savoir nécessaire pour faire échapper l'homme à la mort. C'est cette connaissance qui donne paradoxalement une postérité à la religion en faisant de la science la matrice d'une nouvelle révélation. Dans PE, le travail scientifique de Michel est le pivot qui permet la « révolution métaphysique » nécessaire à la sortie de l' « ère matérialiste » (369). C'est là une structure narrative qui sera reprise dans *La possibilité d'une île*.

Le corps désenchanté étant devenu un tombeau, la science offre à l'homme un Salut nouveau dans le corps glorieux intra-mondain qu'elle est devenue capable de créer. Ce dépassement de la mort parachève l'obsolescence de la reproduction sexuelle et, au-delà, de la sexualité. L'humanité retrouve la possibilité du bonheur dans cette émancipation du désir. Dans *La Possibilité d'une île* Houellebecq explorera plus profondément cette hypothèse et conclura que le deuil de l'idéal amoureux est impossible.

Conclusion : un progressisme contre l'émancipation

Loin de moi l'idée de faire de MH un auteur catholique, de qualifier ses romans de catholiques ou même d'affirmer que le catholicisme est le cœur de sa critique des sociétés occidentales. Mais prêter attention aux références au catholicisme dans ses romans permet de saisir avec profondeur l'interpénétration de son conservatisme et de son antilibéralisme. Cette association n'a rien d'original et rejoint la pensée des auteurs réactionnaires (Bonald, Maistre) ou conservateurs (Burke, Tocqueville) qui ont critiqué la philosophie des Lumières ou l'idéal démocratique au nom des conséquences sociales insoutenables de l'individualisme qui en résulterait.

Les thématiques du discours romanesque de Michel Houellebecq ont bien des dimensions conservatrices : l'identification de la déchristianisation à un processus de décivilisation ; la critique de la libération sexuelle de Mai 68 comme cause d'une régression de la condition féminine ; la dénonciation de l'illusion de la liberté individuelle ; l'apologie des structures familiales traditionnelles protégées par la prohibition de l'adultère ; l'analyse du catholicisme comme sagesse historique sédimentée ; la supériorité de la coutume historique sur la raison abstraite ; la défense de la clairvoyance du pape Jean-Paul II. Ces considérations mise en scène dans des camps naturistes « nouvelle gauche » et méditées par des professeurs et fonctionnaires libertins et de gauche, crée une forme de transgression de la représentation dominante des polarités politiques. A ce titre ce discours conservateur, ainsi mis en scène, et non parce que Michel Houellebecq en est l'auteur, peut-être qualifié de conservatisme de gauche.

Toutefois, le discours qui porte sur le dépassement possible de la décadence nuance cette identification. Le discours romanesque déployé par Michel Houellebecq suggère que tout retour au passé est impossible et que faire durer ce qui demeure encore du passé comme l'idéal amoureux perpétué par de rares femmes, reste soumis à trop d'aléas pour être viable. Les formes

¹² Préliminaires au positivisme, p. 12.

sociales historiques qui ont permis aux humains de trouver un relatif bonheur sont définitivement obsolètes. Le libéralisme a détruit leurs conditions de possibilité. Le recours au passé et à l'ordre social chrétien sert à critiquer le présent pour justifier l'avènement d'un ordre nouveau et radicalement post-chrétien. L'avenir doit être religieux. Mais c'est la science seule qui peut désormais assumer cette fonction. Et cette transition du magistère des prêtres à celui des scientifiques n'est pas qu'un transfert d'autorité, c'est une redéfinition de l'humanité. L'Homo sapiens sapiens doit laisser place à un héritier plus évolué que lui. Ces projections romanesques n'ont plus rien de conservateur et renouent avec le progressisme scientifique d'Auguste Comte. Mais c'est un progressisme motivé par la nécessité de l'ordre d'où son ambiguïté¹³. L'émancipation n'en est pas l'horizon.

Enfin, il ne faut pas oublier que le discours romanesque est construit pour produire des effets littéraires avant d'être éventuellement aussi, politiques. Le rapport au catholicisme doit être pensé selon cette finalité. L'oscillation entre la nostalgie d'une vie de famille où l'appareillage des sexes serait stable, offrant des gratifications ordinaires, et le désir d'une sexualité accomplie comme forme de domination qui conduit à la rivalité entre hommes pour l'accaparement des femmes, trame une douleur, un spleen, qui habite les différents héros. Cette dualité se traduit dans le style même de la narration entre des passages appliquant la neutralité de l'observation éthologique et d'autre au registre plus lyrique évoquant un possible désiré ou passé. Cette tension entre le chirurgical et le lyrisme constitue le ressort d'un romantisme littéraire. Marc Weitzmann définit à ce titre le romantisme chez Houellebecq comme « l'expression mortifère de l'individu en proie à des désirs qui le font souffrir, et dans la quête nostalgique d'un idéal qui lui permettrait de les dépasser et de s'y fondre »¹⁴. Le catholicisme trouve sa place dans le registre romantique parce qu'il est présenté comme une forme civilisationnelle, une métaphysique, en capacité de suspendre la quête de domination naturelle. C'est la possibilité d'une culture qui accomplit la quête sexuelle naturelle en la pacifiant. Le catholicisme est à la fois un objet et un registre d'expression du romantisme houellebecquien, il apparaît constitutif d'un possible collatéral dont la voie aurait pu donner aux héros le bonheur qu'ils cherchent et dont ils sont privés, faute de pouvoir atteindre ce possible dont l'âge contemporain les déshérite.

¹³ Bruno Viard, *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, Paris, PUF, 2013.

¹⁴ Marc Weitzmann, « L'Inrockuptible antimodern. Entretien avec Agathe Novak-Lechevalier », Agathe Novak-Lechevalier (dir.), *Houellebecq, Cahier de l'Herne*, Paris, L'Herne, 2017. p. 270.